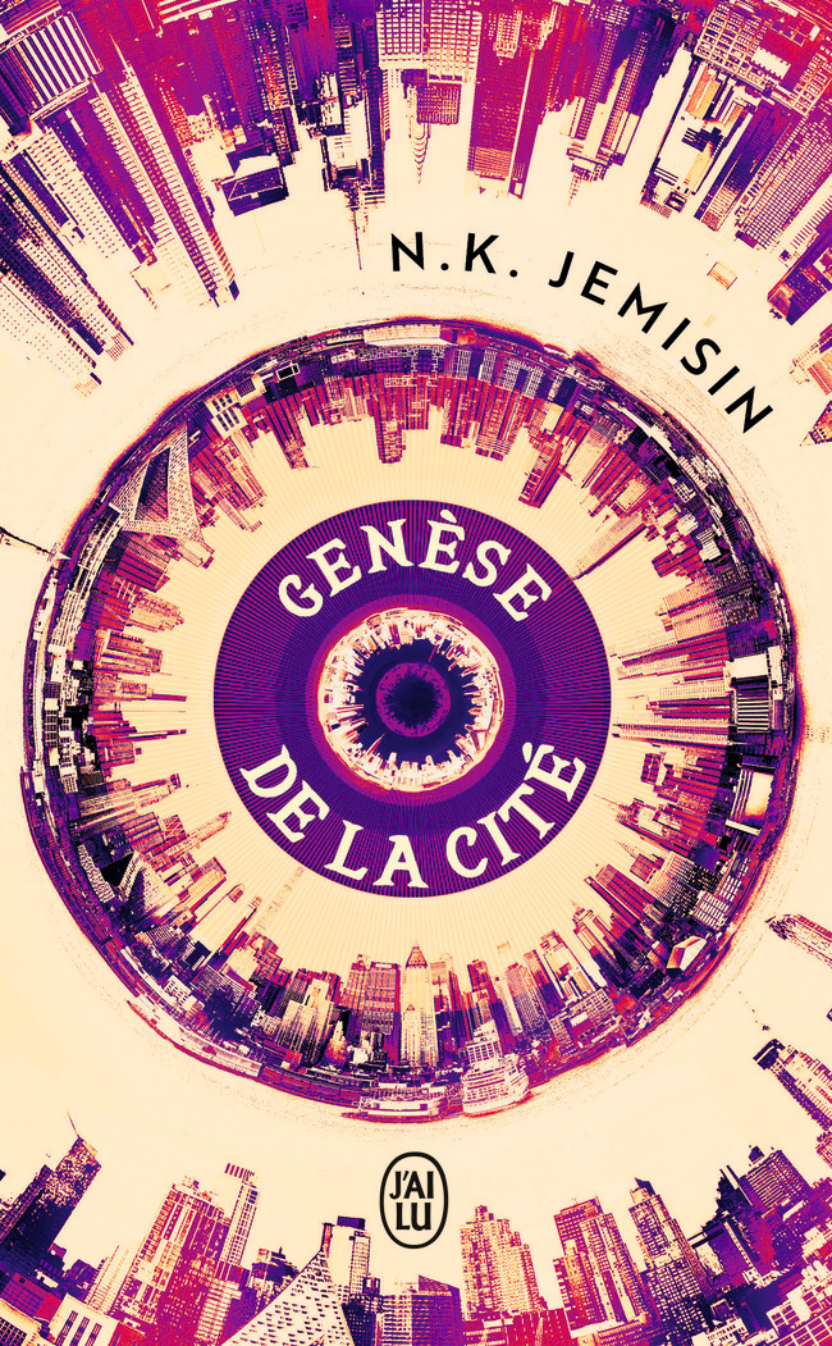




N.K. JEMISIN

GENÈSE
DE LA CITÉ



MÉGAPOLES 1

Genèse de la cité

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les livres de la Terre fracturée

1 – *La Cinquième Saison*

2 – *La Porte de cristal*

3 – *Les Cieux pétrifiés*

Lumières noires (nouvelles)

N.K. JEMISIN

MÉGAPOLES 1

Genèse de la cité

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michelle Charrier



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

Titre original

THE CITY WE BECAME

Great Cities Trilogy, 1

© N.K. Jemisin, 2019

Cartes

Lauren Panepinto © Hachette Book Group Inc, 2020

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2021

*« New York vous possède instantanément.
Il vous possède en cinq minutes autant qu'en cinq ans. »*

Thomas Wolfe

NEW JERSEY

WESTCHESTER
↑
NORD

BRONX

QUEENS

MANHATTAN

JAMAICA

FLUSHING

JACKSON
HEIGHTS

LA GUARDIA

CHOCOLATE
POINT

GRAND
CANYON

INWOOD HILL

SHARPLESS

MANHATTAN

HOBOKEN

JERSEY
CITY

VINTAGE NEW YORK CITY
CHECKER CABS

(212) 816-7469

CHECKER CAB DREAM WEDDINGS

Prosperity & Progress

B
BETTER NEW YORK FOUNDATION
A SUBSIDIARY OF TMW, INC.

NEW YORK • CHICAGO • MIAMI • HOUSTON • RIO DE JANEIRO • SYDNEY • MOSCOW • BEIJING • STAMBUL

Prologue¹

Ce qui s'était passé, vous voyez

Je chante la cité.

Putain de cité. Planté sur le toit d'un immeuble où je n'habite pas, j'ouvre les bras, je contracte les muscles du ventre et je pousse des hurlements sans queue ni tête devant le site de construction qui me bouche la vue. En fait, je chante pour le paysage citadin au-delà. La cité comprendra.

Le jour se lève. Mon jean est gluant, soit à cause de l'humidité de l'aube, soit parce que je ne l'ai pas lavé depuis des semaines. J'ai de quoi me payer une lessive avec séchage, mais pas de pantalon de rechange à porter en attendant. Je vais peut-être plutôt claquer ma monnaie en m'en achetant un au Goodwill² du coin... mais pas maintenant. Pas avant d'en avoir terminé avec les AAAAAaaaaAAAAaaaaa (inspiration) aaaaAAAAaaaaaaa et leur écho, que me renvoie la moindre façade d'immeuble

1. Le prologue de ce roman reprend presque mot pour mot la nouvelle « Grandeur naissante », qui figure au sommaire du recueil *Lumières noires*. (Note de l'éditeur.)

2. Organisme états-unien à but non lucratif offrant divers services aux personnes confrontées à des difficultés pour trouver un emploi. Financé notamment par sa chaîne de magasins d'occasion. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.)

environnante. Dans ma tête, un orchestre joue l'« Hymne à la joie » sur un rythme syncopé de Busta Rhymes¹. Ma voix fait juste le lien.

Ta gueule, bordel ! braille quelqu'un. Je tire donc ma révérence et sors de scène.

Mais, la main sur le bouton de la porte du toit, je me fige puis me retourne, les sourcils froncés, l'oreille tendue. Quelque chose d'intime et de lointain à la fois me parvient une seconde, un chant qui répond au mien, très bas. Timide, si j'ose dire.

Et, plus lointain encore, autre chose : un grondement dissonant qui gagne en force. Ou peut-être les gargouillis des sirènes de police ? D'un côté comme de l'autre, ça ne me plaît pas. Je repars.

« Il y a une manière de faire, dans ces cas-là », dit Paulo.

Il s'est de nouveau allumé une clope, le salopard. Je ne l'ai jamais vu manger. Il ne se sert de sa bouche que pour fumer, boire du café et parler. Dommage ; c'est une jolie bouche, au demeurant.

On s'est installés dans un café. Je me suis installé en sa compagnie parce qu'il m'a offert le petit déjeuner. Les autres clients lui jettent des regards mauvais parce qu'il n'est pas franchement blanc, d'après leurs critères, même s'ils n'arrivent pas à mettre le doigt sur ce qui coince. Ils me jettent des regards mauvais parce que je suis indéniablement noir et que les trous de mes vêtements ne sont pas du genre à la mode.

« OK. »

Je mords dans mon sandwich et je manque carrément de me pisser dessus. Un œuf, un vrai ! Du gruyère ! C'est tellement meilleur que la merde du McDo.

Paulo aime s'écouter parler. Moi, j'aime son accent ; nasal et sifflant, plus ou moins, pas du tout l'accent

1. Rappeur, producteur et acteur états-unien.

espagnol. Il a des yeux immenses. *Les problèmes que j'évitais si j'avais ces yeux de cocker !* Voilà ce que je me dis. N'empêche qu'il me semble plus vieux que son physique – beaucoup, beaucoup plus vieux. Ses tempes grisonnent à peine, c'est très esthétique, très distingué, mais il me donne l'impression d'avoir, je ne sais pas, un siècle.

Il me regarde avec attention, lui aussi, et pas celle dont j'ai l'habitude.

« Tu m'écoutes ? demande-t-il. C'est important.

— Mais oui. »

Une autre bouchée de sandwich.

Il se penche en avant.

« Moi non plus, je n'y croyais pas, au début. Il a fallu que Hong me traîne dans les égouts, dans le noir et la puanteur, qu'il me montre les racines en pleine croissance et les dents naissantes. J'avais entendu la respiration toute ma vie. J'étais persuadé que tout le monde l'entendait. » Une pause. « Tu l'entends déjà ?

— Quoi donc ? »

Mauvaise réponse. Ce n'est pas que je n'écoute pas, c'est juste que je m'en fous.

Il soupire.

« Écoute.

— Je ne fais que ça !

— Non. Je ne parle pas de moi. » Il se lève et jette un billet de vingt sur la table – ce qui n'est pas nécessaire, vu qu'il a payé le sandwich et le café au comptoir. De toute manière, le personnel ne sert pas à table. « Rendez-vous ici jeudi. »

Je ramasse le billet, je le tripote, je l'empoché. Je me serais fait Paulo pour le sandwich ou parce que j'aime bien ses yeux, mais ma foi.

« T'as une piaule ? »

Il bat des paupières. Maintenant, il a l'air carrément agacé.

« Écoute », ordonne-t-il, une fois de plus.

Avant de s'en aller.

Je reste là le plus longtemps possible, à faire durer mon sandwich en sirotant le reste de son café et en savourant le fantasme de ma normalité. Je mate les gens, je les évalue à l'apparence ; le flyer me permet de composer un poème où une jeune blanche riche remarque un jeune noir pauvre dans un café et fait une crise existentielle. J'imagine Paulo impressionné par ma sophistication et en admiration devant moi, alors qu'il me prend juste pour un crétin de zonard qui n'écoute pas. Je me vois retourner à un chouette appartement au lit moelleux et au frigo bien rempli.

Et puis un flic arrive, un gros rougeaud qui prend deux blondes, des Hipster Joe, pour les partager avec le collègue qui l'attend dans la voiture. Ses yeux mornes explorent la salle. Je me représente ma tête entourée de miroirs, un cylindre en rotation sur lequel son regard rebondit. Il n'y a aucun pouvoir dans cette image – c'est juste un truc pour avoir moins peur des monstres. N'empêche que là, ça marche à peu près : il parcourt la salle des yeux, mais ne focalise pas sur le seul noir. Coup de bol. Je file.

Je peins la cité. Quand j'étais gosse, un artiste venait tous les vendredis à l'école nous donner des cours gratuits de perspective, d'effets de lumière et autres conneries du même tonneau que les blancs apprennent quand ils font des études d'art. Sauf que lui, il en avait fait alors qu'il était noir. Je n'avais encore jamais vu d'artiste noir. J'ai cru une minute que je pourrais peut-être en devenir un, moi aussi.

Il arrive que j'en devienne un. Au cœur de la nuit, sur un toit de Chinatown. Une bombe de peinture dans chaque main, à mes pieds un seau oublié par quelqu'un qui vient de redécorer son salon en lilas. Je procède par volutes rapides, zigzagantes. La peinture murale, je ne peux pas en utiliser tant que ça ; deux averses, et elle s'écaillera peu à peu. Les bombes sont mieux, quoi qu'on

fasse, mais j'aime le contraste des textures – noir liquide sur lilas rugueux, le noir frangé de rouge. Je peins un trou. Une gorge qui ne prend pas naissance dans une bouche et n'aboutit pas à des poumons ; une chose qui respire et avale perpétuellement sans jamais se remplir. Personne ne la verra, à part les occupants des avions qui descendent vers LaGuardia en arrivant du sud-ouest, quelques touristes qui s'offrent un tour en hélicoptère et la surveillance aérienne du NYPD. Je me fiche de ce qu'ils voient. Ça ne leur est pas destiné.

Il est vraiment tard. Je n'avais nulle part où passer la nuit, alors je fais ça pour éviter de m'endormir. Si ce n'était pas la fin du mois, j'irais dans le métro, mais les flics qui n'ont pas rempli leurs quotas me chercheraient des poux dans la tête. Faut que je fasse gaffe ; un paquet de petits Chinois complètement cons à l'ouest de Chrystie Street cherchent à passer pour un gang en protégeant leur territoire. Il vaut mieux rester discret. Je suis maigre et j'ai le teint foncé ; tant mieux. Tout ce que je veux, mec, c'est peindre, parce que j'ai ça en moi et qu'il faut que ça sorte. Il faut que j'ouvre cette gorge. Il faut, il faut... Ouais, ouais.

Un bruit léger mais bizarre s'élève quand j'applique la dernière touche de noir. Je m'arrête, je regarde autour de moi, momentanément déconcerté – et la gorge soupire dans mon dos. Un grand courant d'air humide et lourd me chatouille le poil. Je n'ai pas peur. C'est pour ça que je l'ai peinte, sans le comprendre, au départ. Je me demande un peu comment je le sais maintenant. Mais quand je me retourne, ce n'est toujours qu'une peinture sur un toit.

Paulo ne se foutait pas de moi. Pfiouuu. Ou alors ma mère avait raison, je n'ai jamais eu toute ma tête.

Je fais un grand bond sur place en poussant un cri de joie, je ne sais même pas pourquoi.

Suivent deux jours pendant lesquels je parcours la cité pour dessiner des orifices respiratoires partout, jusqu'à ce que je tombe à court de peinture.

Le jour de mon rendez-vous avec Paulo, je suis tellement vanné que je trébuche et que je manque de passer à travers la vitrine. Il m'attrape par le coude et me tire jusqu'à un banc réservé aux consommateurs.

« Tu l'entends. »

Ça lui fait manifestement plaisir.

« J'entends le cri du café. »

Je ne me donne pas la peine d'étouffer le bâillement qui accompagne la suggestion. Une voiture de flics passe. Je ne suis pas si fatigué que j'oublie de me représenter en rien du tout trop insignifiant pour qu'on le remarque, même pas digne d'une branlée administrée par plaisir. Ça marche, une fois de plus ; ils continuent leur chemin.

Paulo ne prête aucune attention à ma proposition. Il s'assied à côté de moi. Je lui trouve l'air bizarre, un moment, avec son regard perdu je ne sais où.

« Oui, reprend-il. La cité respire mieux. Tu fais du bon boulot, malgré le manque d'entraînement.

— J'essaie. »

Ça a l'air de l'amuser.

« Je n'arrive pas à savoir si tu ne me crois pas ou si tu t'en fous. »

Je hausse les épaules.

« Je te crois. »

Et je m'en fous ou presque, parce que j'ai faim. Mon estomac gronde. J'ai toujours les vingt dollars, mais je les garde pour la vente à l'assiette dont j'ai entendu parler : poulet, riz, légumes et pain de maïs à l'église de Prospect, le tout moins cher qu'un latte au café commerce équitable globalisé torréfié artisanalement.

Paulo jette un coup d'œil à mon ventre. Pfff. Je fais mine de m'étirer et je me gratte les abdos en remontant exprès un peu mon t-shirt. Un jour, l'artiste nous avait amené un modèle à dessiner et nous avait fait remarquer la petite crête musculaire au-dessus des hanches ; la ceinture d'Apollon, ouais. Le regard de Paulo y va

tout droit. *Allez, allez, vieux voyeur. Il me faut un endroit où dormir.*

Ses yeux se plissent et se concentrent une fois de plus sur les miens.

« J'avais presque oublié, dit-il à voix très basse, quasi émerveillée. J'ai failli... Ça fait tellement longtemps. Mais j'ai été à une époque un gosse des *favelas*.

— La cuisine mexicaine ne court pas les rues, à New York. »

Il bat des paupières. Ça a l'air de l'amuser, ça aussi, puis il reprend son sérieux.

« Cette cité va mourir. » Il n'élève pas la voix, mais ce n'est pas la peine. Je suis attentif, maintenant. La nourriture, la vie : ces choses-là ont un sens pour moi. « Si tu n'apprends pas ce que j'ai à t'apprendre. Si tu n'aides pas. Le moment venu, tu échoueras, et cette cité rejoindra Pompéi, l'Atlantide et une dizaine d'autres dont le nom a sombré dans l'oubli, alors que des centaines de milliers de gens sont morts en même temps qu'elles. À moins que nous n'assistions à une fausse couche – la coquille de la cité survivra et reprendra peut-être même sa croissance à l'avenir, mais son étincelle vitale aura été momentanément étouffée, comme à La Nouvelle-Orléans. D'une manière ou d'une autre, ça te tuera, toi. Tu es le catalyseur, de la force ou de la destruction. »

Il raconte ce genre de choses depuis qu'il s'est montré – il parle d'endroits qui n'ont jamais existé, de choses qui ne peuvent pas exister, d'augures et de présages. À mon avis, c'est des conneries, vu qu'il m'en parle à *moi*, qui me suis fait jeter dehors par ma propre mère, laquelle demande tous les jours ma mort dans ses prières et me déteste. *Dieu* me déteste. Et c'est carrément réciproque, alors pourquoi me choisirait-il, moi ? Pourquoi me confierait-il quoi que ce soit ? N'empêche ; c'est ce qui éveille réellement mon attention : Dieu. Je n'ai pas besoin de croire en quelque chose pour que ce quelque chose me pourrisse la vie.

« Dis-moi quoi faire », je demande.

Paulo acquiesce, apparemment content de lui. Il s' imagine qu'il sait comment me prendre.

« Ah. Tu as peur de mourir. »

Je me lève, je m'étire, je sens les rues alentour s'allonger, s'assouplir dans la chaleur croissante du jour. (Ou ça arrive vraiment, ou je me l'imagine, ou ça arrive vraiment *et* je m'imagine que ça a quelque chose à voir avec moi, d'une manière ou d'une autre.)

« T'y es pas du tout, mec.

— Alors tu t'en fous, même de ça. »

Manifestement, il s'interroge.

« C'est pas une question de survie. » Un jour ou une nuit, je mourrai de faim ou de froid. Ou je choperai une saleté qui me fera pourrir au point d'obliger les hôpitaux à m'accepter, alors que je n'ai ni argent ni domicile. En attendant, je chante la cité, je la peins, je la danse, je la baise, je la pleure, parce qu'elle m'appartient. Elle est à *moi*, bordel. C'est pour ça.

« C'est une question de *vie*. » Sur cette conclusion, je me retourne et fixe Paulo d'un regard noir. Qu'il aille se faire foutre s'il ne comprend pas. « Dis-moi quoi faire. »

Quelque chose change en lui. Il écoute, maintenant. Il m'écoute, moi. Il se lève et m'entraîne dans la rue pour me donner mon premier cours.

Le cours que voici : Comme tout ce qui vit, les cités naissent, grandissent, vieillissent et meurent en leur temps.

Sans déc' ? N'importe qui le sent, d'une manière ou d'une autre ; il suffit de visiter une fois dans sa vie une vraie cité. Les péquenauds qui les détestent n'en ont pas peur pour rien ; elles sont réellement *différentes*. Une cité pèse sur le monde, elle déchire le tissu de la réalité à la manière de... d'un trou noir, peut-être. Ouais. (Il m'arrive d'aller dans les musées. Il y fait frais, et Neil deGrasse

Tyson¹ est chaud bouillant.) Les gens viennent à la cité, ils y déposent leur étrangeté, ils en repartent et d'autres les remplacent, de plus en plus ; la déchirure s'agrandit. Elle finit par atteindre la profondeur d'une poche, que seul un fil très mince de... de quelque chose... relie à... quelque chose. Je ne sais pas de quoi sont faites les cités.

Toujours est-il que la séparation initie un processus. Dans la poche, les différentes parties de la cité se multiplient et se différencient. Ses égouts s'étendent jusqu'à des endroits où on n'a pas besoin d'eau. Il pousse des crocs à ses bidonvilles ; des griffes à ses centres d'art. Ce qu'on y trouve de banal, la circulation, les chantiers de BTP, ces trucs-là finissent par avoir un rythme propre, une sorte de pouls, quand on les enregistre et qu'on se repasse le bruit qu'ils font en accéléré. La cité elle-même accélère.

Elles n'en arrivent pas toutes là. Il y en a eu deux sur ce continent avant que Colomb foute le bordel chez les Indiens, ce qui nous a obligés à repartir de zéro. La Nouvelle-Orléans a raté son coup, comme l'a dit Paulo, mais elle a survécu ; c'est déjà ça. Elle peut réessayer. Mexico a bien avancé. Mais New York est la première cité nord-américaine à avoir atteint ce stade-là.

Que la gestation dure vingt ans, deux siècles ou deux millénaires, l'heure finit par venir. On coupe le cordon, et la cité devient une chose indépendante, capable de se tenir sur ses jambes vacillantes et de... bon. De faire ce que peut bien vouloir faire une putain d'entité vivante et pensante en forme de super grosse cité.

Et, de même que partout ailleurs dans la nature, des prédateurs attendent ce moment, aux aguets, dans l'espoir de traquer cette nouvelle vie délicieuse avant de la gober toute crue et hurlante.

C'est pour ça que Paulo doit me servir de prof. C'est pour ça que je suis capable de dégager les voies

1. Astrophysicien de couleur, très populaire, qui présente une émission de science sur PBS.

respiratoires de la cité, de masser et d'étirer ses membres d'asphalte. Je suis la sage-femme, vous comprenez ?

Je cours la cité. Je la cours tous les jours, bordel.

Paulo m'emmène chez lui. C'est juste un appart du Lower East Side que son locataire sous-loue l'été, mais on se sent chez soi. Je passe sous la douche et je mange ce qui me tente dans le frigo sans rien demander : je veux juste voir ce que va faire Paulo. Il ne fait absolument rien à part fumer une clope, pour m'emmerder, à mon avis. Des sirènes hurlent dans les rues du quartier – souvent, tout près. Allez savoir pourquoi, je me demande si les flics me cherchent. Je n'en parle pas, mais Paulo s'aperçoit que je tressaille.

« L'avant-garde de l'Ennemi se cache parmi les parasites de la cité, dit-il. Méfie-t'en. »

Il me sort sans arrêt ce genre de conneries fumeuses. Il arrive qu'elles aient un sens, quand il se demande s'il y a une *intention* derrière tout ça, par exemple, une raison à l'existence des grandes cités et au processus qui les crée. Les actions de l'Ennemi jusqu'ici – les attaques aux heures de vulnérabilité, les crimes de facilité – ne constituent peut-être qu'un échauffement en prévision de quelque chose de plus important. Mais Paulo raconte aussi des wagons d'âneries, comme quand il dit que la méditation me permettrait de mieux m'accorder aux besoins de la cité. C'est sûr, ça va bien se passer si je me mets au yoga des petites blanches.

« Le yoga des petites blanches. » Il hoche la tête. « Le yoga des grands Indiens. Le racquetball des courtiers en Bourse, le hand-ball des écoliers, le merengue et le ballet, les réunions de syndicalistes et les galeries de SoHo. Tu incarneras une cité de millions d'habitants. Tu n'as pas à *être* eux, mais ils font partie de toi, il faut que tu le saches. »

Je me marre.

« Le racquetball ? Cette merde-là ne fait pas partie de moi, chico.

— La cité t'a choisi, toi, entre tous, répond-il. Leur vie dépend de toi. »

Peut-être. Mais je suis affamé et fatigué en permanence, j'ai tout le temps peur, je ne me sens jamais en sécurité. À quoi ça me sert d'être important si tout le monde s'en fout ?

Il voit bien que j'en ai marre de discuter, alors il va se coucher. Je m'effondre sur le canapé et je cesse d'exister. Fini.

Je rêve, je n'existe plus, je rêve, de l'obscurité sous de lourdes vagues froides, d'une nuit où quelque chose bouge – bruit de glissement –, se déroule et se tourne vers l'embouchure de l'Hudson, dont les eaux se déversent dans la mer. Vers *moi*. Moi qui suis faible, paralysé, réduit à l'impuissance sous ce regard de prédateur. Tout ce que je peux faire, c'est sursauter.

Quelque chose arrive de très loin au sud, je ne sais pas comment. (Rien de tout cela n'est vraiment réel. Ça se passe le long de la mince attache qui relie la réalité de la cité à celle du monde. *L'effet* se produit dans le monde, a dit Paulo. La *cause* est centrée sur moi.) Cette chose se positionne entre celle qui se déroule, où qu'elle soit, et moi, où que je sois. Une immensité me protège, pour cette fois, en ce lieu – bien que j'en sente vaguement d'autres autour de moi grogner, se réveiller, se préparer. Prévenir l'Ennemi qu'il doit se plier aux lois de la guerre qui ont toujours gouverné cet antique combat. Il ne lui est pas permis de s'en prendre à moi trop tôt.

Mon protecteur, dans la dimension irréaliste du rêve, se présente comme une gemme démesurée aux facettes incrustées de crasse, une chose qui pue le café noir, l'herbe meurtrie du terrain de *futebol*, le bruit de la circulation et la clope – une marque familière. Il n'exhibe qu'un instant ses poutrelles menaçantes en forme de sabre, mais ça le fait. L'adversaire, qui déroulait ses

anneaux, se réfugie à contrecœur dans sa caverne glaciale. Il reviendra. Ainsi le veut également la tradition.

À mon réveil, le soleil me chauffe la moitié du visage. Était-ce un simple rêve ? Je gagne en titubant la chambre où dort Paulo.

« *São Paulo* ? »

Mon murmure ne trouble pas son sommeil. Je me faufile sous ses couvertures. Lorsqu'il se réveille à son tour, il n'essaie pas de me toucher, mais ne me repousse pas non plus. Je l'informe de ma gratitude et lui donne une raison de me laisser revenir plus tard. Le reste attendra que je me procure des capotes et qu'il brosse ses dents de cendrier puant. Après, je retourne me doucher, je remets la tenue que j'ai lavée dans son lavabo et je m'en vais pendant qu'il ronfle toujours.

Les bibliothèques sont des endroits sûrs. Il y fait chaud en hiver. Ça n'ennuie personne qu'on y passe la journée, du moment qu'on ne s'intéresse pas au coin jeunesse et qu'on ne cherche pas à regarder du porno sur les ordinateurs. Celle de la Quarante-Deuxième – celle aux lions – est différente. On ne peut pas y emprunter de livres. Ça n'en est pas moins un endroit sûr à la manière des bibliothèques. Je m'y installe donc dans un coin pour lire tout ce qui se trouve à portée : le droit fiscal municipal, *Les Oiseaux de la vallée de l'Hudson*, *À quoi s'attendre quand on attend un bébé dans une grande ville : édition de NYC*. Tu vois, Paulo ? Je t'ai dit que j'écoutais.

Il finit par se faire tard dans l'après-midi ; je ressors. Les marches sont encombrées de gens qui rient, papotent, se poussent avec des perches à selfie. Des flics en gilet pare-balles exhibent leurs flingues près de la bouche de métro pour que les touristes se sentent protégés de New York. Je m'achète une saucisse polonaise, que je mange au pied d'un des lions. Fortitude plutôt que Patience. Je connais mes points forts.

Gavé de viande, détendu, je pense à des choses sans importance – combien de temps Paulo va-t-il accepter de

m'héberger, est-ce une bonne idée de me servir de son adresse pour faire des demandes de trucs et de machins. J'oublie de surveiller la rue. Jusqu'à ce que des picotements froids me parcourent le flanc. Je sais ce que c'est avant même de réagir, mais je suis idiot, là aussi, parce que je *me retourne pour voir*... Quel con, mais quel con, comme si je ne savais pas qu'il fallait éviter, depuis le temps ; des flics de Baltimore ont cassé la colonne vertébrale à un mec qui les avait regardés dans les yeux. Je les repère, au carrefour en face du perron de la bibliothèque – un petit blême et une grande foncée, tous les deux en bleu presque noir. Je remarque aussi quelque chose de tellement bizarre que ça en explose ma peur.

C'est une belle journée ensoleillée, sans un nuage. Les promeneurs des environs ont des ombres d'après-midi, denses et trapues, quasi inexistantes, alors que celles des deux flics les entourent d'une mare noire agitée, comme s'ils se tenaient sous leur petit coin personnel de ciel d'orage bouillonnant. Et puis je vois le type se... *s'étirer*, en quelque sorte, se déformer discrètement, peu à peu ; un de ses yeux finit par être deux fois plus gros que l'autre ; son épaule droite par gonfler au point d'avoir l'air déboîtée. Sa collègue ne se rend apparemment compte de rien.

Ouaaah, non. Je me lève et j'entreprends de me frayer un passage dans la foule de l'escalier. Je me sers de mon truc habituel, j'essaie de dévier le regard des gens – mais ça me fait une impression particulière, cette fois-ci. Il me semble qu'une sorte de colle ou de chewing-gum de mauvaise qualité entrave mes miroirs. Et je les *sens*, eux, qui se mettent à me suivre, quelque chose d'immense, de malsain qui se déplace dans ma direction.

Je ne suis pourtant pas sûr, même à ce moment-là – des tas de flics réels suintent le sadisme de cette manière. Seulement je ne veux pas prendre de risques. Ma cité en gestation est impuissante, et je n'ai pas Paulo pour me

protéger. Il faut que je me débrouille tout seul, comme d'habitude.

Je la joue nonchalant jusqu'au coin de la rue, où je mets les voiles ; enfin, j'essaie. Connards de touristes ! Ils traînent du mauvais côté du trottoir en s'arrêtant pour regarder des plans ou prendre en photo des conneries dont personne d'autre n'a rien à foutre. Je suis si occupé à les insulter dans ma tête que j'en oublie qu'ils peuvent aussi être dangereux : quelqu'un m'attrape par le bras en hurlant au moment où je passais à la Heisman¹.

« Il a essayé de lui voler son porte-monnaie ! » braille un type alors que je me dégage.

J'ai rien pris du tout, Ducon. Voilà ce que je pense, mais il est trop tard. Une autre touriste sort son téléphone pour appeler le 911. Le moindre flic en vadrouille dans le quartier va essayer de se faire le moindre noir, quel que soit son âge.

Il faut que je me casse.

Grand Central a beau être là, tout près, suave promesse de métro, les trois flics postés à l'entrée me persuadent de foncer à droite vers la Quarante et Unième. Il y a moins de monde après le Lexington, mais où voulez-vous que j'aille ? Je traverse la Troisième en courant, malgré la circulation, qui présente quelques trous. Le problème, c'est que je commence à fatiguer : je suis un maigrichon mal nourri, pas une star de la piste de course.

Ça ne m'empêche pas de continuer, alors que j'ai un point de côté. Je sens ces flics-là sur mes talons, l'*avant-garde de l'Ennemi*. Leur pas de dégénérés fait trembler la terre.

Une sirène se déclenche, pas loin, puis se rapproche encore. Et merde, les Nations unies ; je n'ai pas besoin que les services secrets ou je ne sais qui s'y mettent aussi. Je fonce à gauche dans une ruelle et trébuche sur une

1. John William Heisman (1869-1936), joueur et entraîneur de football américain, base-ball et basket, écrivain et acteur.

palette en bois. Veine – une bagnole de flics passe au carrefour au moment où je m'écroule ; ses occupants ne me voient pas. Je reste allongé par terre à essayer de reprendre haleine jusqu'à ce que le bruit du moteur s'évanouisse au loin. Là, je me dis que je ne risque plus rien et je me redresse. Je jette un coup d'œil en arrière, parce que la cité se tortille autour de moi, le béton vibre et se soulève, tout, depuis les fondations jusqu'aux bars en terrasse, me hurle de me casser, me casser, *me casser*.

Le passage que j'ai emprunté tout à l'heure est bloqué par... par... Qu'est-ce que c'est, bordel ? Je n'ai pas de mots pour ça. Trop de bras, trop de jambes, trop d'yeux, tous fixés sur moi. Et, quelque part dans la masse, des boucles sombres et une chevelure blonde. Alors je comprends. C'est... Ce sont... mes deux flics. Une monstruosité réelle. Les murs qui délimitent l'étroite ruelle se fissurent pendant qu'elle y coule au ralenti.

« Oh, merde. Oh, non », je balbutie.

Je me cramponne pour me remettre sur mes pieds et me bouger le cul. Une voiture de patrouille arrive de la Deuxième, je m'en aperçois trop tard pour me planquer. Son haut-parleur crache quelque chose d'inintelligible, *Je vais te buter*, j'imagine, ce qui me surprend carrément. Les mecs ne voient donc pas ce truc ? Mais peut-être qu'ils s'en foutent, tout simplement : ils ne risquent pas de le racketter pour enrichir la ville. Ma foi, ils n'ont qu'à me tirer dessus. Je préfère ça à ce que me ferait cette chose.

Un crochet à gauche, et je me retrouve sur la Deuxième. La voiture ne peut pas me suivre à contresens, mais ça ne va pas arrêter un monstre double-flic. Quarante-Cinquième. Quarante-Septième. Les jambes comme du granit en fusion. Cinquantième. Je vais mourir. Crise cardiaque, beaucoup trop jeune ; pauvre gosse, il aurait dû manger plus sain ; prendre la vie du bon côté au lieu de s'énerver ; le monde ne peut pas vous faire de mal si vous ne vous occupez pas de ce qui ne tourne pas rond ; jusqu'au moment où il vous tue, évidemment.

Je risque un coup d'œil par-dessus mon épaule en traversant la rue. Un truc à au moins huit jambes déboule sur le trottoir. Il s'appuie à une façade avec trois ou quatre bras parce qu'il tangué un peu... et il me fonce droit dessus. Le MégaFlic. Il gagne du terrain. *Oh merde merde merde non non non je vous en prie.*

Je n'ai pas le choix.

Brusque virage à droite. La Cinquante-Troisième, à contresens. Une maison de retraite, un parc, une esplanade... mon cul. Une passerelle piétonne ? Mon cul. Je me dirige droit vers les six voies de folie furieuse et de nids-de-poule de FDR Drive, allez en prison ne passez pas par la case départ, n'essayez pas de traverser à pied si vous n'avez pas envie de finir tartiné à travers la moitié de Brooklyn. Plus loin... l'East River, si je m'en sors. J'ai assez peur pour essayer de m'enfuir à la nage dans cet égout de merde. Mais je vais sans doute m'effondrer dès la troisième file et me faire passer cinquante fois sur le corps avant que quelqu'un pense à freiner.

Derrière moi, le MégaFlic pousse un petit *hrouf* humide et gras, comme s'il s'éclaircissait la gorge avant de déglutir. J'y vais

en passant par-dessus la barrière en traversant la bande d'herbe en me jetant dans l'enfer j'y vais une file voiture argentée deux files klaxons klaxons klaxons trois files UN SEMI QUE FAIT UN PUTAIN DE SEMI SUR FDR DRIVE IL EST TROP HAUT ESPÈCE DE PLOUC DÉBILE DU TROU DU CUL DE TA CAMBROUSSE hurlement quatre files TAXI VERT hurlement Smart ha ha ha c'est mignon cinq files camion en mouvement six files et la Lexus bleue qui frôle mes vêtements en me dépassant le klaxon bloqué hurlement hurlement hurlement

hurlement

hurlement du métal et des pneus pendant que la réalité s'étire et que rien ne s'arrête pour le MégaFlic ; il n'a pas sa place ici et FDR est une artère vitale qui transporte les nutriments, la force, l'attitude, l'adrénaline, les

voitures sont des globules blancs et la chose une source d'irritation, une infection, un envahisseur auquel la cité n'accorde aucune considération et ne fait pas de quartier

hurlement du MégaFlic réduit en lambeaux par le semi le taxi la Lexus et même l'adorable Smart, qui à vrai dire tangué légèrement pour en écraser un morceau très frétilant. Je m'écroule sur un carré d'herbe, hors d'haleine, tremblant, râlant, tout juste capable de regarder une douzaine de membres se faire écrabouiller, deux douzaines d'yeux se faire aplatis, une bouche constituée pour l'essentiel de gencives se faire fendre de la mâchoire au palais. Les débris palpitent comme un moniteur au câble AV trop court, translucides, solides et ainsi de suite – mais FDR ne s'arrête jamais, sauf pour un cortège présidentiel ou un match des Knicks, et ce truc n'a manifestement rien à voir avec Carmelo Anthony¹. Il n'en reste bientôt plus que des taches à moitié réelles sur l'asphalte.

Je suis vivant. Oh, Seigneur.

Je passe un petit moment à pleurer. Le mec de maman n'est pas là pour me coller une baffe et me dire que je ne suis pas un homme. Papa m'aurait dit qu'il n'y avait pas de problème – pleurer prouve qu'on est vivant –, mais papa est mort. Et moi vivant.

Les membres brûlants et mous, je me hisse sur mes pieds, mais je retombe. J'ai mal partout. C'est ça, un infarctus ? J'ai envie de vomir aussi. Tout ce qui m'entoure tremble, se brouille. Ou alors c'est un AVC. Pas besoin d'être vieux pour ça, si mes souvenirs sont bons ? Je m'approche en titubant d'une poubelle, où j'envisage de vomir. Un vieux est allongé sur le banc – moi dans vingt ans, si j'arrive jusque-là. Il ouvre un œil pendant que je reste planté là, avec mes nausées, et il pince les lèvres d'un air critique, comme s'il pouvait faire mieux question haut-le-cœur jusque dans son sommeil.

« Il est temps », dit-il, avant de me tourner le dos.

1. Joueur de basket, ancien des Knicks de New York.

Il est temps. Brusquement, il faut que je bouge. Nausées ou pas, épuisement ou pas, quelque chose me... me tire en avant. Vers l'ouest, le centre de la cité. Je m'appuie à la poubelle pour m'en écarter, m'entoure de mes bras, frissonnant, et gagne la passerelle piétonne d'une démarche hésitante. Une fois au-dessus de la chaussée que j'ai traversée en courant un peu plus tôt, je baisse les yeux vers les fragments scintillants du MégaFlic mort, incrustés dans l'asphalte par des centaines de roues de voitures. Certains remuent toujours. Ça ne me plaît pas. Cette infection, cette intrusion. Je veux l'éliminer.

Nous voulons l'éliminer. Oui. Il est temps.

Je bats des paupières et je me retrouve à Central Park. Je ne sais pas comment je suis arrivé là, bordel. Bonjour la désorientation : il faut que je voie des chaussures noires pour m'apercevoir que je passe près de deux autres flics, mais ils me fichent la paix. Ils ne devraient pas – un gamin décharné qui tremble par un beau jour de juin comme s'il avait froid... Ils devraient *réagir* en me voyant, ne serait-ce que pour me traîner dans un coin où m'enculer avec un débouche-chiottes. Mais non, on dirait que je ne suis pas là. Les miracles existent, Ralph Ellison¹ avait raison, chaque fois qu'un flic du NYPD ne me chope pas, alléluia.

Le lac. Bow Bridge : un lieu de transition. Je m'y arrête, je me tiens là, et je sais... tout.

Tout ce que m'a dit Paulo est vrai. Quelque part sous New York, l'Ennemi se réveille. Il m'a envoyé son avant-garde, elle a échoué, mais elle a pollué la cité, et l'infection se répand à chaque voiture qui passe sur chaque iota maintenant microscopique du MégaFlic. Un seuil en création. Une ancre grâce à laquelle l'Ennemi s'extirpe

1. Ralph Waldo Ellison (1914-1994), intellectuel et écrivain états-unien. Surtout connu pour son roman *Homme invisible, pour qui chantes-tu ?*, dont le héros, un jeune Noir états-unien, prend peu à peu conscience de son invisibilité sociale.

de l'obscurité, s'approche du monde, de la chaleur, de la lumière, du défi que je suis, *moi*, de la complétude bourgeonnante qu'est *ma cité à moi*. Il ne se limite pas à cette attaque, évidemment. Ce qui se prépare ne représente que la fraction la plus infime des mauvais tours tellement rebattus de l'Ennemi – mais ça risque d'être plus qu'assez pour massacrer un petit mec épuisé qui n'a même pas une vraie cité comme protectrice.

Pas encore. Il est temps. À temps ? On va voir.

Sur la Deuxième, la Sixième et la Huitième Avenue, je perds les eaux. Les canalisations les perdent, je veux dire. Rupture des conduites d'eau. Un beau bordel ; l'heure de pointe va être terrible, ce soir. Je ferme les yeux et je vois ce que personne d'autre ne voit. Je sens la réalité plier, palpiter, les possibilités se contracter. Je me cramponne à la balustrade du pont ; une pulsation y circule, régulière et puissante. *Bravo, ma belle. Tu te débrouilles super bien.*

Un mouvement s'esquisse. Je grandis, j'englobe. Je suis là-haut, au firmament, je pèse autant que les fondations d'une cité. Mes compagnons m'entourent, indistincts, attentifs – les os de mes ancêtres sous Wall Street, le sang de mes prédécesseurs intégré aux bancs de Christopher Park. Non, ce sont de *nouveaux* compagnons, un peuple neuf, lourdes empreintes sur l'étoffe du temps et de l'espace. São Paulo accroupi, tout près, étirant ses racines jusqu'au squelette de la défunte Machu Picchu, attentif et sage, animé de légers tressaillements au souvenir de sa propre naissance traumatique, relativement récente. Paris, lointain observateur indifférent, vaguement offensé qu'une cité de notre pays, ce parvenu de mauvais goût, ait réussi la transition. Lagos, exultant à la vue d'une nouvelle compagne qui s'y connaît en trépidation, *hype*, lutte. Et d'autres, beaucoup d'autres, attentifs : leurs rangs vont-ils grossir... ou pas ? Au pire, ils pourront témoigner que je, que nous avons connu un moment de grandeur éclatante.

« On va y arriver », dis-je, cramponné à la rambarde. La cité se contracte. Les oreilles de tous ceux qui s'y trouvent se débouchent brusquement ; ils regardent autour d'eux, déconcertés. « On y est presque. Allez. »

Je suis terrifié, mais il n'y a pas moyen de brusquer les choses. *Lo que pasa, pasa* – merde, la chanson me trotte dans la tête, me trotte *partout*, comme le reste de New York. Tout y est, Paulo avait raison. Rien ne nous sépare plus, la cité et moi.

Le firmament ondule, dérape, se déchire, l'Ennemi monte des profondeurs dans un rugissement qui mène jusqu'à la réalité...

Trop tard. Le cordon est coupé ; on est là. On devient ! Plantés sur nos pieds, intacts, robustes, indépendants ; nos jambes ne flageolent même pas. On l'a fait. T'as pas intérêt à t'endormir sur tes lauriers si t'as un problème avec la Cité Qui Ne Dort Jamais ; ni à y amener ta merde squameuse d'outre-monde.

Je lève les bras ; des avenues bondissent. (C'est réel sans l'être. La terre tremble et les gens se disent *Pff, le métro secoue vraiment, aujourd'hui.*) Je m'arc-boute sur mes pieds, qui sont poutres, ancrés, socle rocheux. La bête des profondeurs hurle et je ris, étourdi par les endorphines du post-partum. *Allez, viens.* Elle vient en effet. Je la dégage d'un coup de hanche – la Brooklyn-Queens Expressway –, je lui colle un revers avec Inwood Park, je lui expédie dans le lard le coude pointu du South Bronx. (Ce soir, on signalera aux infos dix effondrements de boules de démolition sur des sites de construction. Les mesures de sécurité sont tellement laxistes ; ah là là.) L'Ennemi tente un genre de tortillement foireux – il est tout en tentacules –, je montre les crocs et je mords, parce que nous, les New-Yorkais, on bouffe autant de putains de sushis qu'à Tokyo, y compris le mercure et tout ce qui s'ensuit.

Ah, tiens, tu pleurniches, maintenant ! Tu veux t'en aller ? Nan nan nan. Tu t'es trompé de ville. Je le piétine

de toutes les forces des trottoirs du Queens, et quelque chose en lui se brise. Il saigne, une iridescence qui se répand sur l'ensemble de la création. Ça lui cause un véritable choc, parce qu'il n'a pas été réellement blessé depuis des siècles. Il riposte avec rage, trop vite pour que je pare ; d'un endroit invisible à l'essentiel de la cité, un tentacule onduleux de la taille d'un gratte-ciel surgit de nulle part pour s'abattre dans le port. Je tombe, hurlant, j'*entends* mes côtes se briser et – non ! – un séisme majeur secoue Brooklyn, épargné pendant des dizaines d'années. Le Williamsburg Bridge se tord et casse comme du petit bois ; le Manhattan Bridge grince et se fend mais, heureusement, ne cède pas. Chaque mort me donne l'impression de mourir, moi aussi.

Tu vas me le payer, espèce d'enflure, je vais te buter ! Je ne pense pas. La rage et le chagrin m'ont plongé dans une fugue vengeresse. La souffrance n'est rien ; ce n'est pas mon premier rodéo. Mes côtes grincent quand je me hisse en position debout et me plante, les jambes écartées, dans la position qu'on adopte pour pisser depuis un quai ; ensuite de quoi je fais pleuvoir sur l'Ennemi un une-deux radiations de Long Island et déchets toxiques de Gowanus aussi brûlants que l'acide. Il hurle, une fois de plus, de douleur et de dégoût, mais *Merde, t'es pas chez toi, cette cité m'appartient, casse-toi !* Pour que la leçon porte, je lacère l'enflure grâce à la circulation du Long Island Rail Road, de longues lignes vicieuses où foisonnent les coups de klaxon et, pour prolonger ses souffrances, je verse sur les plaies le sel du souvenir – un aller-retour en bus à LaGuardia.

Puis, simple cerise sur le gâteau, je lui claque les fesses avec Hoboken, l'arrosant de la rage alcoolisée de dix mille de mes frères, véritable marteau de Dieu. Les autorités portuaires en ont fait un quartier honoraire de New York, Ducon ; je t'ai eu.

L'Ennemi est par nature aussi absolu que n'importe quelle cité. Rien ne peut nous empêcher d'advenir ;

rien ne peut l'achever. Je n'en ai blessé qu'une petite partie – mais je sais foutrement bien que cette partie-là s'est enfuie, brisée. Parfait. Si jamais l'heure arrive de la confrontation finale, il y réfléchira à deux fois avant de s'en reprendre à moi.

À moi. À *nous*. Oui.

Quand je laisse mes mains se détendre et rouvrir les yeux, Paulo s'approche de moi sur le pont, une putain de cigarette au bec. Je le vois brièvement tel qu'il est, une fois de plus : la chose démesurée de mon rêve, tout en aiguilles scintillantes, bidonvilles puants, rythmes volés, transformés par une cruauté raffinée. Il entrevoit lui aussi ce que je suis, je le sais, lumière éclatante et rodomon-tades. Peut-être l'a-t-il toujours vu, mais il y a maintenant dans ses yeux de l'*admiration*, ce qui me plaît. Il me rejoint et m'offre le soutien de son épaule.

« Félicitations. »

Je souris de toutes mes dents.

Je vis la cité. Elle prospère et elle m'appartient. Je suis son digne avatar. Ensemble ? nous n'aurons

plus jamais

p...

oh merde

y a un problème.

Interruption

L'avatar s'effondre, chiffé molle sur le vieux bois épais du pont, malgré les efforts de São Paulo pour le rattraper. La cité nouveau-née de New York frissonne en plein triomphe.

Paulo s'accroupit près de la silhouette inconsciente qui incarne New York, qui s'exprime et se bat en son nom, puis il lève la tête, les sourcils froncés. Le ciel scintille. Le bleu brumeux des midis de juin du Nord-Est vire à un pourpre plus sombre, crépusculaire. Le visiteur plisse les yeux. Les arbres de Central Park scintillent aussi – et l'eau, et l'air même. Lumineux, voilés, lumineux... onduleux, quasi figés, onduleux, brusquement... légère brise humide, atmosphère figée à la vague âcreté de fumée, retour à l'humidité. Une seconde plus tard, l'avatar disparaît des bras de Paulo. Variation sur quelque chose qu'il a déjà vécu. La peur le fige très brièvement – mais non, la cité n'est pas morte, Dieu merci. Il la sent autour de lui, présente, vivante... Une sensation pourtant beaucoup, beaucoup plus faible qu'elle ne devrait l'être. La cité n'est pas mort-née, non, mais elle n'est pas non plus bien portante. Complications post-partum.

Il tire son téléphone pour passer un appel international. On décroche après une sonnerie. Un soupir lui parvient, puis :

« C'est exactement ce que je craignais.

— Comme Londres, alors, dit Paulo.

— On ne peut rien affirmer, mais jusqu'ici, ça y ressemble, en effet.

— Combien, à ton avis ? Le Grand New York est à cheval sur trois États...

— Garde-toi des suppositions. En ce qui te concerne, il y en a d'*autres*, tout simplement. Il te suffit d'en dénicher un, puisqu'ils retrouvent toujours les leurs. » Un silence. « La cité reste vulnérable, tu t'en rends bien compte. C'est pour ça qu'elle l'a emporté. Pour le mettre à l'abri.

— Je sais. »

Paulo se relève parce qu'un couple de joggeurs va le croiser. Un cycliste suit, quoique ce sentier soit réservé aux piétons. Trois voitures se succèdent sur la route voisine, quoique cette partie du parc soit réservée aux piétons et aux cyclistes. La ville s'obstine à se contrer et à se contrarier. Il se rend compte qu'il est aux aguets, qu'il cherche le moindre signe menaçant chez les passants : chair déformée, immobilité trop parfaite, regards trop attentifs. Rien, pour l'instant.

« L'Ennemi n'est plus là, dit-il distraitemment dans son téléphone. Le combat a été... décisif.

— Surveillance quand même tes arrières. » Une pause, que comble une toux rauque due à la pollution. « La cité *vit*, elle n'est donc pas sans défense. Elle ne t'aidera certainement pas, mais elle connaît son camp. Oblige-la à accélérer le mouvement. Il n'est pas bon pour elle de rester bloquée entre deux stades.

— Je ferai attention, assure Paulo, toujours attentif à ce qui l'entoure. Je suppose que ta sollicitude me fait chaud au cœur. » Le ricanement cynique qui répond à son ironie lui arrache un sourire. « Par où vaut-il mieux commencer, à ton avis ?

— Manhattan. Ça me paraît un bon point de départ. » Il se frotte le nez.

« C'est vaste.

— Alors tu ferais mieux de t'y mettre, hein ? »

Cliquetis, fin de la connexion. Paulo pousse un soupir agacé en pivotant, prêt à reprendre le travail.

1

Les débuts : Manhattan et la bataille de FDR Drive

Il oublie comment il s'appelle dans le tunnel de Penn Station.

Mais il ne s'en rend pas compte tout de suite, trop occupé par les petites choses qu'on fait machinalement au moment de descendre du train : il vire les sachets de bretzels et les bouteilles en plastique du petit déjeuner, fourre le câble d'alimentation de son ordinateur portable dans une des poches de sa sacoche, vérifie qu'il a bien récupéré sa valise dans le porte-bagages, affronte une brève crise de panique avant de se souvenir qu'il n'en a qu'une. L'autre, expédiée avant son départ, l'attend à l'appartement d'Inwood que son colocataire occupe déjà depuis quelques semaines. Ils sont tous les deux inscrits à...

... à... euh...

... euh. Il a oublié comment s'appelle son école. Bon, de toute manière, le stage d'accueil a lieu lundi, ce qui lui laisse cinq jours pour s'habituer à sa nouvelle vie à New York.

Il en a manifestement grand besoin. Le train ralentit de plus en plus, les gens marmonnent, l'œil rivé à leur portable ou à leur tablette, l'air préoccupé. Il est question

d'un accident sur un pont, de terrorisme, quoi, comme le 11-septembre ? Il va vivre et travailler dans les quartiers nord de la ville, ça ne devrait donc pas trop le gêner – n'empêche : ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour emménager.

Mais est-ce jamais le bon moment pour prendre un nouveau départ à New York ? Il se débrouillera.

Il fera mieux que se débrouiller. Quand le train s'arrête, c'est lui qui descend le premier. En essayant de se la jouer cool, malgré son excitation. Il va être totalement livré à lui-même dans la métropole, libre de s'y sentir comme un poisson dans l'eau, ou d'y sombrer. Certains de ses collègues et de ses proches y voient un exil, un abandon...

... quoique, dans l'agitation du moment, il ne se rappelle ni leur nom ni leur visage...

... mais peu importe, parce qu'ils ne comprennent pas. Ils le connaissent tel qu'il était, voire tel qu'il est à présent. New York représente son avenir.

Il fait chaud sur le quai, l'escalator est encombré, mais tout va bien. Voilà pourquoi son arrivée au niveau supérieur lui paraît si bizarre, car à la seconde où son pied touche le béton ciré, le monde entier se retrouve brusquement sens dessus dessous. Tout ce qu'il voit bascule ; les néons hideux du plafond s'assombrissent pendant que le sol se... se soulève ? Ça se produit en un clin d'œil. L'univers se retourne comme un gant, son estomac se noue, ses oreilles s'emplissent d'un rugissement choral titanesque. Un bruit familier, jusqu'à un certain point : quiconque a déjà vu un grand match au stade connaît ce genre de chose. Le fait que Penn Station soit juste en dessous de Madison Square Garden explique peut-être le vacarme... mais il a l'air plus étoffé. Ce sont des *millions* de voix qui enflent, résonnent, montent jusqu'au-delà du son dans la couleur, la vibration, l'émotion. Il ferme les yeux en se pressant les mains contre les oreilles, mais ça ne sert à rien...

Dans la cacophonie, une ligne directrice se fait jour, un motif répété de sons, de mots, d'idées. Une unique voix furieuse :

Merde, t'es pas chez toi, cette cité m'appartient, casse-toi !

Égarement et horreur l'empoignent : *Moi ? Je suis... C'est moi qui ne suis pas chez moi ?* Pas de réponse. Sa perplexité se mue en contretemps autonome, impossible à ignorer.

Le rugissement s'interrompt subitement. Un autre s'impose, plus proche, résonnant, indescriptiblement faible par comparaison. Parmi ses multiples composants figure un enregistrement, craché par les haut-parleurs alentour : « *Le train à destination du New Jersey va partir. Il desservira l'aéroport de Newark. Embarquement immédiat voie cinq.* » Le reste se compose des bruits mêlés d'une foule qui vaque à ses affaires dans un espace gigantesque. Le jeune homme se souvient alors, parce que les choses se remettent en place autour de lui : Penn Station. Il ne se rappelle pas comment il s'est retrouvé un genou en terre sous un écran affichant les horaires des trains, une main tremblante plaquée sur le visage. N'avait-il pas pris l'escalator ? Il ne se rappelle pas non plus avoir jamais vu les deux personnes accroupies devant lui.

Il les regarde, les sourcils froncés.

« Est-ce que vous m'avez dit de me casser ? Là, juste là ?

— Non, répond la femme. Je vous ai demandé si vous vouliez que j'appelle le 911. »

Elle lui tend une bouteille d'eau, l'air plus sceptique qu'inquiète, à croire qu'elle le soupçonne de jouer la comédie – de n'avoir pas souffert d'un étourdissement, d'une sorte de crise qui l'a fait tomber à genoux en pleine gare.

« Je... non. » Il secoue la tête, essaie de se concentrer. Ni l'eau ni la police ne l'aideront à se débarrasser des voix bizarres qui résonnent dans sa tête, des hallucinations déclenchées par les gaz d'échappement des trains ou autres bizarreries qui s'imposent à lui. « Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous vous êtes plus ou moins écroulé de côté », intervient le type penché sur lui, un Latino corpulent au teint pâle, d'âge moyen. Accent new-yorkais à couper au couteau, voix indulgente. « On vous a rattrapé et entraîné à l'écart.

— Ah. » L'étrangeté persiste autour du nouveau venu. Le monde a cessé de tourner, mais le terrible rugissement stratifié est toujours là, dans sa tête – quoique étouffé, maintenant, dominé par la cacophonie locale perpétuelle de Penn Station. « Je... je crois que ça va aller.

— Hum, vous n'avez pas l'air très convaincu », observe son interlocuteur.

Il ne l'est pas. Il secoue la tête une fois, puis une deuxième quand l'inconnue insiste, avec son eau.

« Je viens d'en boire, dans le train.

— Une petite hypoglycémie, alors ? » Au moment où elle pose la bouteille, pensive, il s'aperçoit à retardement qu'une fillette est accroupie à côté d'elle. Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau : des Asiatiques aux cheveux noirs et au visage ouvert, semé de taches de rousseur. « Ça fait longtemps que vous n'avez rien mangé ?

— Oh... une vingtaine de minutes ? » Il ne se sent ni fatigué ni étourdi, mais... « Neuf, murmure-t-il sans réfléchir. Je me sens... neuf. »

Corpulent et Visage Ouvert échangent un coup d'œil pendant que la fillette l'enveloppe d'un regard évaluateur, sourcil arqué compris.

« Vous venez d'arriver ? s'enquiert le type.

— Hein ? » Oh, non. « Mes affaires ! »

Mais elles sont là. Les bons Samaritains les ont gentiment récupérées sur l'escalator et posées à l'écart du flot de passants. La situation prend une tournure quasi surréelle quand il se dit enfin qu'il est victime d'un étourdissement – ou d'une hallucination ou de quelque chose de ce genre –, entouré de milliers de gens, mais que personne n'a l'air de rien remarquer à part ces deux

inconnus. Il se sent seul dans la cité. On le voit et on s'occupe de lui dans la cité. Il va lui falloir un moment pour s'habituer au contraste.

« Vous avez dû vous dégoter de la bonne », dit la femme.

Elle n'en sourit pas moins. Tant mieux, hein ? Ça va la retenir d'appeler le 911. Il se souvient avoir lu quelque part que New York s'est doté d'une loi sur l'internement d'office et qu'il est possible d'y enfermer les gens pour des semaines ; sans doute vaut-il mieux rassurer ses aspirants sauveurs quant à sa santé mentale.

« Désolé... » Il s'appuie par terre des deux mains pour se relever. « Je n'ai peut-être pas assez mangé, allez savoir. Je... je vais aller aux urgences. »

Mais voilà que ça se reproduit. La gare tanguait sous ses pieds... puis se retrouve soudain en ruine. Déserte. Le présentoir en carton qui exhibe ses livres devant la supérette a basculé, répandant aux alentours les grands formats de Stephen King. Les poutrelles de la structure gémissent ; poussière et débris minuscules tombent du plafond, où quelque chose vient de casser. Les néons oscillent, tressaillent ; un des lustres menace de se décrocher. Il inspire, la bouche ouverte sur un avertissement.

Battement de paupières : tout va bien. Personne n'a réagi autour de lui. Il scrute un instant le plafond avant de baisser les yeux vers les deux inconnus. Ils ne l'ont pas quitté du regard. Sa réaction à la vision ne leur a pas échappé, mais ils n'ont pas vu quant à eux la gare en ruine. Corpulent lui a posé la main sur le bras parce que, apparemment, il a vacillé. Les crises psychotiques sont sans doute très mauvaises pour l'oreille interne.

« Il faut vous munir de bananes, conseille le Latino. C'est plein de potassium. Ça vous fera du bien.

— Ou alors mangez au moins quelque chose de consistant, approuve l'Asiatique. Je parie que vous avez

gobé quelques chips, point final. Les cochonneries hors de prix du wagon-restaurant ne font pas envie, d'accord, mais au moins, ça vous évite de tomber dans les pommes.

— Moi, j'aime bien les hot-dogs, place la fillette.

— Ce sont des cochonneries, ma puce, mais je suis ravie que tu les aimes. » La femme la prend par la main. « Il faut qu'on y aille. Vous allez y arriver ?

— Oui, acquiesce-t-il. Mais, sérieux, merci de m'avoir aidé. Tout le monde dit que les New-Yorkais sont super désagréables, alors que... merci.

— Ah, mais nous ne sommes ignobles que si on est ignoble avec nous d'abord », riposte-t-elle, le sourire aux lèvres.

Sur quoi, elle s'éloigne en entraînant sa miniature. Corpulent donne une petite tape sur l'épaule du jeune homme.

« Bon, je n'ai pas l'impression que vous allez vous trouver mal. Vous voulez que j'aille vous chercher quelque chose à manger ou à boire ? Je ne sais pas, une banane... »

Il a bien insisté sur le dernier mot.

« Non, merci. Je me sens mieux, je vous assure. »

Le Latino a l'air sceptique, puis il cligne des yeux ; il vient de penser à quelque chose :

« Ce n'est pas grave si vous n'avez pas d'argent, vous savez. Je vous en avance.

— Oh. Oh, non, je n'ai pas ce genre de problème. » Son interlocuteur lève la sacoche qu'il a payée près de mille six cents dollars, il s'en souvient. Corpulent y jette un coup d'œil distrait. Raté. « Euh, il y a sans doute du sucre là-dedans... »

Le gobelet Starbucks oublié dans la mallette émet un discret clapotis. Quelques gorgées, pour rassurer le Latino. Le café froid répugnant rappelle au voyageur – trop tard – qu'il l'a acheté la veille, avant de prendre le train à...

... à...

Il se rend compte alors qu'il a oublié d'où il vient.

Et, malgré tous ses efforts, le nom de l'école qu'il est censé fréquenter à New York lui échappe aussi.

De même que *son propre nom*, il s'en aperçoit enfin.

Il reste planté près de l'escalator, figé par cette triple illumination de néant, pendant que Corpulent considère le gobelet avec mépris.

« Procurez-vous du vrai café, puisque vous êtes là. Chez un bon Boricua, d'accord ? Et, tant qu'on y est, quelque chose de fait maison à manger. Monsieur... ?

— Ah, euh... » Le jeune homme se frotte la nuque en faisant mine d'avoir désespérément besoin de s'étirer... et en paniquant discrètement. Un regard circulaire, à la recherche d'une idée. Ce n'est pas possible. Ça ne peut pas lui arriver. On n'oublie pas son propre nom, bordel ! Et les seuls qui lui viennent à l'esprit sont parfaitement génériques – Bob, Jimmy ou assimilé. Il ouvre la bouche sur *Jimmy*, au hasard... quand, dans son affolement, son attention bute sur quelque chose. « Je... euh... Manny. Et vous ?

— Douglas. »

Les mains sur les hanches, Corpulent réfléchit visiblement. Enfin, il tire son portefeuille et tend à son interlocuteur une carte de visite professionnelle. DOUGLAS ACEVEDO, PLOMBIER.

« Ah, désolé, je n'ai pas de carte. Je n'ai pas encore commencé mon nouveau travail...

— C'est bon, assure Douglas, toujours en pleine réflexion. On est nombreux à avoir débarqué ici de notre campagne un jour ou l'autre, vous savez. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, prévenez-moi, d'accord ? Il n'y a pas de problème, je vous assure. Un endroit où dormir, un bon repas, une église de confiance, n'importe quoi. »

C'est d'une gentillesse incroyable. « Manny » ne se donne pas la peine de dissimuler sa surprise.

« Ouah, je... Ouah, mec. Vous ne m'avez jamais vu. Si ça se trouve, je suis un tueur psychopathe ou un truc de ce genre. »

Douglas ricane.

« Oui, bon, je ne sais pas pourquoi, vous ne m'avez pas l'air franchement violent. Vous... » Il hésite ; son expression s'adoucit un peu. « Vous ressemblez à mon fils. Je fais juste pour vous ce que j'aimerais que d'autres fassent pour lui, OK ? »

Manny sait, d'une manière ou d'une autre : le fils de Douglas est mort.

« OK, dit-il avec douceur. Merci beaucoup.

— *Está bien, mano, no te preocupe.* »

Le Latino le salue de la main puis prend la direction des trains A/C/E.

Manny le regarde s'éloigner en empochant sa carte et en explorant en esprit trois pensées différentes. Premièrement, il vient de comprendre, à retardement, que Douglas a vu en lui un Portoricain. Deuxièmement, il se peut qu'il soit obligé de prendre le plombier au mot en ce qui concerne l'endroit où dormir, surtout s'il ne se rappelle pas l'adresse de son appartement d'ici quelques minutes.

Troisièmement, il lève les yeux vers le tableau des Arrivées/Départs, où il a découvert son tout nouveau nom. S'il n'en a donné à Douglas que le diminutif, c'est que, de nos jours, il faut être blanche pour le porter sans se faire vanner. Il n'empêche. Même sous sa forme abâtardie, ce mot – cette *identité* – lui semble plus vrai que tout ce dont il a bien pu se réclamer jusqu'ici dans sa vie. Il s'agit de sa définition, même s'il n'en avait pas conscience auparavant. Voilà qui il est. Il n'a jamais eu besoin d'être autre chose.

En toutes lettres, *Manhattan*.

Aux toilettes, sous les lampes au sodium, il fait sa propre connaissance.

Le visage lui plaît bien. Il se lave apparemment les mains avec une méticulosité maniaque – ce n'est pas une mauvaise chose, dans les toilettes publiques puantes de Penn Station –, en tournant la tête de droite et de gauche afin de s'examiner sous tous les angles. Normal que Douglas l'ait assimilé à un Portoricain, avec sa peau très mate et ses cheveux crépus, mais assez souples pour lui retomber dans le cou s'il les laisse pousser. Il pourrait peut-être même passer pour le fils du plombier. (Alors qu'il n'est pas portoricain. Ça, au moins, il s'en souvient.) Tenue BCBG : chino, chemise aux manches relevées, veste sport élégamment jetée sur la valise, peut-être en prévision d'une clim trop vigoureuse, puisque c'est l'été et qu'il doit faire plus de trente degrés dehors. À son avis, il se situe à un point quelconque de la fadeur sans âge qui sépare « l'accession à l'âge adulte » de la trentaine, plus près de la trentaine, sans doute, à en juger aux quelques fils gris visibles à la naissance de ses cheveux. Des yeux bruns, derrière des lunettes à monture marron qui lui donnent l'air professoral. Des pommettes aiguës, des traits puissants, réguliers, une bouche entourée de rides de sourire tout juste esquissées. Beau mec. Américain moyen (version non blanche), signes particuliers, néant – du bon côté du néant.

Pratique, se dit-il. Puis il se demande pourquoi il se dit une chose pareille et se fige, les sourcils froncés, en plein lavage de mains.

OK, non. Il a assez de bizarreries à gérer pour l'instant. Il attrape son bagage, prêt à repartir. Le type plus âgé planté devant l'urinoir le suit des yeux jusqu'à la porte.

Au sommet de l'escalator suivant – qui mène à la Septième Avenue –, ça lui arrive une troisième fois. La crise se révèle moins grave, d'une certaine manière, mais pire, d'une autre. Comme il sent la vague de... d'il ne sait quoi... déferler au moment où il atteint le niveau de la rue, il a le temps de se cramponner à sa valise et de se traîner jusqu'à une sorte de kiosque d'information

automatisé auquel il s'appuie, frissonnant, à l'écart de la foule. Pas d'hallucination, ce coup-ci, du moins pas au début, mais la *douleur*, brutale. Une impression atroce, écœurante, un frisson qui se déploie à partir d'un point précis de son flanc gauche. Il connaît. Ça lui rappelle la dernière fois qu'il s'est fait poignarder.

(Eh, attends, il s'est fait *poignarder* ?)

Il tire frénétiquement sur son pan de chemise pour regarder l'endroit où il a le plus mal, mais il n'y a pas de sang. Il n'y a rien. La blessure n'existe que dans sa tête. Ou... ailleurs.

Comme s'il s'agissait d'une invocation, le New York visible de tous vacille soudain, se mue en celui qu'il est seul à voir. Mais non, en fait, les deux villes sont là, superposition délicate ; le paysage oscille un instant de l'une à l'autre avant de se stabiliser enfin, étrange réalité à double amorçage. Manny contemple deux Septième Avenue, faciles à distinguer à leurs ambiances et leurs tonalités différentes. La première, encombrée de centaines de gens, de dizaines de voitures et de six grandes enseignes familières, minimum. La seconde, déserte, transformée par une catastrophe inconcevable. Pas trace de cadavre ni du moindre danger ; simplement, il n'y a personne. Il se peut d'ailleurs que personne n'ait jamais vécu là. Que les immeubles se soient juste matérialisés, qu'ils aient jailli de leurs fondations totalement constitués au lieu d'être construits. Ce qui expliquerait les rues désertes et crevassées. Un feu de circulation, détaché de son support, se balance au bout de son câble, mais n'en passe pas moins du rouge au vert au même rythme que son autre version. Le ciel plus sombre donne une impression quasi crépusculaire alors qu'on n'est qu'en tout début d'après-midi, et le vent est plus fort. Les nuages bouillonnent, tourbillonnent, filent au-dessus de la cité, de crainte d'arriver en retard à la grand-messe céleste.

« Cool », murmure Manny.

L'hallucination trahit sans doute une crise psychotique, mais la vision est indéniablement aussi magnifique que terrifiante. Le New York de l'*Étrange*. Peu importe. Cette cité-là lui plaît.

Mais elle pose un problème. S'il ne va pas quelque part faire quelque chose, cette beauté bifurquée va mourir. Il le sait soudain plus sûrement que d'instinct.

« Il faut que j'y aille », murmure-t-il pour lui-même, surpris.

Sa voix sonne étrangement – infime et comme éti-rée. Peut-être a-t-il mal articulé, ou peut-être est-ce dû au curieux écho renvoyé par la bouche de deux Penn Stations.

« Hé », lui lance un type en chemise vert fluo. Manny cligne des yeux ; le New York Normal reprend ses droits, le New York de l'*Étrange* disparaissant pour le moment. (Mais restant là, tout proche.) La chemise fait partie d'un uniforme. Le type tient une pancarte censée convaincre les touristes de louer ses vélos. Il considère le nouveau venu avec une franche hostilité. « Va dégueuler tes tripes ailleurs, sale ivrogne. »

Manny essaie de se redresser, mais il sent bien qu'il n'y arrive pas vraiment.

« Je n'ai pas bu. »

C'est juste qu'il voit des réalités juxtaposées et qu'il subit des pulsions et des sensations fantômes inexplicables.

« OK, alors va te faire voir ailleurs.

— Oui, oui. » C'est une bonne idée. Il faut qu'il aille... à l'est. Il se tourne dans cette direction, obéissant à un instinct qui n'existe en lui que depuis quelques minutes. « Qu'est-ce qu'il y a par là ?

— Ma couille gauche, riposte le loueur de vélos.

— Mais non, elle est au sud », rigole une de ses collègues, à portée de voix.

Il lève les yeux au ciel en s'empoignant l'entrejambe de manière théâtrale – *Va te faire foutre*, dans la langue des signes new-yorkaise emblématique.

Ça devient un peu pénible.

« Si je loue un vélo, vous me dites ce qu'il y a par là ? »
s'enquiert Manny.

L'autre est soudain tout sourire.

« Bien sûr...

— Non, monsieur », l'interrompt sa collègue, sérieuse, à présent. Elle s'approche. « Je regrette, mais on n'a pas le droit de confier nos bicyclettes aux gens qui ont l'air ivres ou malades. C'est la politique de l'entreprise. Vous voulez que j'appelle le 911 ? »

Les New-Yorkais ont l'air d'adorer le 911.

« Non, je suis en état de marcher. Il faut juste que j'aille... » FDR Drive. « ... à FDR Drive. »

L'inconnue a maintenant l'air sceptique.

« Vous voulez aller à FDR Drive à *pied* ? Mais vous faites quoi, comme tourisme, monsieur ?

— Il fait pas de tourisme, riposte l'homme à la couille gauche au sud en désignant Manny d'un petit coup de menton. Vise-moi le mec. »

Manny n'a jamais mis les pieds à New York, autant qu'il le sache, du moins.

« Il faut juste que j'y aille. Tout de suite.

— Prenez un taxi, lui dit la loueuse de vélos. La station est juste là. Vous voulez que je vous en chope un ? »

Il frissonne. Quelque chose monte de nouveau en lui – pas la nausée, cette fois. Ou, plutôt, pas seulement, car la douleur terrible du coup de poignard n'a pas disparu. Ce qui s'impose à présent, c'est un glissement de la perception. Sous la main qu'il a posée contre l'édicule s'élève le murmure crépitant de dizaines d'années de prospectus. (Alors que le kiosque est immaculé, en dehors d'une pancarte AFFICHAGE INTERDIT. Manny entend ce qui s'y trouvait autrefois.) Les voitures défilent sur la Septième, pressées de passer le feu avant que des milliers de piétons entreprennent la traversée jusqu'au Macy's ou au barbecue et karaoké *K-Town*. Ces choses ont leur place ici ; elles sont légitimes. Toutefois, son regard hésite sur

un *TGI Friday's* ; il tressaille, la lèvre retroussée par un dégoût involontaire. La façade du restaurant a quelque chose d'étranger, d'intrusif, de discordant. Ni la minuscule échoppe de cordonnier voisine ni la boutique de vapotes suivante ne lui font cette impression. Elle est réservée aux grandes enseignes – un Foot Locker, un *Sbarro*, le genre de magasins qu'on trouve dans les centres commerciaux de banlieue bas de gamme et qui s'imposent là, au cœur de Manhattan, où leur présence est... ah, pas vraiment nuisible, non, mais dérangeante. Ça lui rappelle la coupure infligée par une feuille de papier ou une série de petites gifles rapides.

L'enseigne du métro, en revanche, paraît à la fois de bon aloi et bien réelle. De même que les panneaux d'affichage, quoi qu'ils affichent. Les taxis, les flots de voitures, les gens calment d'une manière ou d'une autre les irritations. Manny inspire à fond ; l'air empeste les ordures brûlantes et la vapeur âcre vomie par la bouche d'égout toute proche ; il est immonde mais OK. Plus qu'OK. Manny se sent mieux, brusquement. L'écoeurement perd du terrain ; la douleur aiguë vire dans son flanc au picotement froid. Il n'a plus mal que quand il bouge.

« Merci, dit-il à la loueuse de vélos en se redressant et en reprenant sa valise à roulettes, mais mon chauffeur arrive. »

Attends. Qu'est-ce qu'il en sait ?

Elle hausse les épaules, puis les deux collègues tournent le dos à l'importun pour se remettre au travail. Il se dirige vers l'endroit où les gens attendent leur VTC Lyft ou Uber, deux applications chargées dans son téléphone, mais dont il ne s'est pas servi. A priori, il n'a rien à faire ici.

Un instant plus tard, un taxi s'arrête pourtant juste devant lui.

Un taxi qu'on dirait tout droit sorti d'un vieux film : lisse, bulbeux, énorme, les flancs ornés d'une bande de carreaux noirs et blancs. Le loueur de vélos ouvre des yeux ronds puis pousse un long sifflement.

« Ouah, un vieux de la vieille ! La dernière fois que j'en ai vu un, j'étais encore gamin.

— C'est pour moi », dit Manny, inutilement, la main tendue vers la portière.

Verrouillée. *Il faut qu'elle s'ouvre*, se dit-il. Un cliquetis : la serrure vient de jouer. Étonnant, mais il y réfléchira plus tard.

« Qu'est-ce que... » s'étonne la conductrice quand il jette sa sacoche sur la banquette arrière puis s'y installe à son tour. La jeune Blanche est même si jeune qu'elle n'a pas l'air d'âge à conduire. Elle vient de se retourner pour considérer son passager inattendu avec plus d'indignation que de peur, ce dont on peut sans doute déduire que leur relation commence bien. « Eh, *mec*, c'est pas un taxi, en réalité, c'est une antiquité... un accessoire. Mais vous pouvez le louer pour vous marier.

— FDR, s'il vous plaît », lance-t-il en refermant sa portière, avant de se fendre de son sourire le plus charmeur.

Ça ne devrait pas marcher. La fille devrait maintenant hurler à pleins poumons et inciter le premier flic venu à abattre ce sale intrus, mais ce qui s'est passé entre eux l'aide à conserver son calme. Il a suivi le rituel du client à la lettre, en témoignant d'un déni assez plausible pour la persuader qu'il se trompe et qu'il n'a rien de dangereux. Toutefois, il ne s'est pas contenté d'exploiter la psychologie. Il a déjà eu cette impression-là, pas vrai ? Il y a un instant, quand il a puisé une certaine force dans le chaos de la Septième Avenue pour atténuer la douleur. À vrai dire, il *entend* quelque chose du pouvoir mis en œuvre murmurer à la conductrice : *Si ça se trouve, c'est un acteur. Il ressemble à ce type, là, tu ne te rappelles jamais son nom, il jouait dans une super comédie musicale. Tu ne vas quand même pas péter un câble ? Pas maintenant ?* Les New-Yorkais ne pètent pas un câble quand ils ont affaire à des gens connus.

Ah, non ? Qu'est-ce qu'il en sait ? Eh bien, il le sait, c'est comme ça. Il essaie de ne pas se laisser déborder.



13800

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 3 avril 2023*

Dépôt légal : mai 2023
EAN 9782290382721
OTP L21EPGN000792-550039

Éditions J'ai lu
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion